Gabriele D'Annunzio

# Annales d'Anne

Alice Anne Renshaw (1848-1900), *Portrait en blanc* (s.d.), collection particulière.

Gabriele D'Annunzio (1863-1938), photographié avant 1904.

# ANNALES D'ANNE

## I

LUC MINELLA, né en 1789 à Ortone dans une des maisons de Porte Caldare, fut matelot. Fort jeune encore, il navigua pendant quelque temps entre la rade d'Ortone et les ports de la Dalmatie, sur le lougre *Santa Liberata,* qui transportait des bois, du blé et des fruits secs. Puis l'envie lui vint de changer de patron ; il se mit au service de don Roch Panzavacante, se réembarqua sur une tartane et fit pour le commerce des oranges et des citrons maints voyages au promontoire de Rote, qui est une grande et délicieuse éminence sur la côte italique, toute couverte d'une forêt d'orangers et de citronniers.

Vers l'âge de vingt-sept ans, il s'enflamma d'amour pour Françoise Nobile, qu'il épousa, quelques mois plus tard.

Luc était un homme de petite taille, très trapu, avec une douce barbe blonde autour d'un visage coloré ; et il portait aux oreilles deux cercles d'or, ainsi que les femmes. Il aimait le vin et le tabac ; il professait une ardente dévotion pour saint Thomas apôtre ; et, parce qu'il était superstitieux de nature et enclin à l'étonnement, il racontait d'étranges et merveilleuses aventures arrivées dans les pays d'outre-mer et parlait des populations dalmates et des îles de l'Adriatique comme de tribus et de terres très voisines du pôle.

Françoise était une femme d'une jeunesse déjà mûre, avec la carnation fleurie et la mollesse de traits qu'ont les femmes d'Ortone. Elle aimait l'église, les exercices religieux, les pompes du culte, la musique des triduums ; elle vivait avec une grande simplicité de mœurs ; et, parce qu'elle avait l'intelligence faible, elle croyait les choses les plus incroyables et louait en toute occasion le Seigneur.

Anne naquit de leur mariage ; et ce fut au mois de juin 1817. Comme l'accouchement était difficile et qu'on craignait un malheur, le sacrement du baptême fut administré sur le ventre de la mère, avant que l'enfant eût vu le jour. Après un long travail, la délivrance s'accomplit. La créature but le lait au sein maternel et grandit en santé et en joie. Vers le soir, lorsque la tartane devait revenir de Rote avec un chargement, Françoise descendait à la Marine avec son nourrisson sur les bras ; et Luc, en débarquant, avait la chemise tout embaumée par les fruits méridionaux. Quand ils remontaient ensemble vers la ville haute, ils s'arrêtaient un moment à l'église et s'y agenouillaient. Déjà dans les chapelles brûlaient les lampes votives ; et au fond, derrière les sept grilles de bronze, le buste de l'apôtre luisait comme un trésor. Leurs prières appelaient la bénédiction céleste sur la tête de leur fille. À la sortie, lorsque la mère mouillait le front d'Anne avec l'eau du bénitier, les cris enfantins se répercutaient longuement sous les nefs, sonores comme de grandes conques d'un métal pur.

L'enfance d'Anne s'écoulait doucement, sans aucun épisode notable. Au mois de mai 1823, costumée en chérubin, avec une couronne de roses et un voile blanc, elle suivit la procession confondue parmi le chœur des anges, en tenant un petit cierge dans la main. À l'église, Françoise voulut la soulever dans ses bras pour lui faire baiser le Saint protecteur. Mais, à cause de la poussée que faisaient les autres mères portant les autres chérubins, un des cierges mit le feu au voile d'Anne et la flamme enveloppa soudain ce corps tendre. La peur propagea dans la foule une bousculade, et chacun s'efforçait d'être le premier à sortir.

Malgré la terreur qui lui paralysait presque les mains, Françoise réussit à arracher les vêtements en flamme ; elle serra contre sa poitrine la fillette nue et évanouie, et, en s'élançant à la suite des fuyards, elle invoquait avec de grands cris le nom de Jésus.

Anne fut longtemps et dangereusement malade de ses brûlures. Étendue dans son lit, avec sa mignonne figure blême, silencieuse comme si elle fût devenue muette, elle avait dans ses yeux grands ouverts et fixes une expression d'inconsciente stupeur plutôt que de souffrance. Depuis cette époque, toute commotion trop vive lui causait une crise nerveuse.

Lorsque le temps était doux, la famille descendait au bateau pour le repas du soir. Françoise allumait le feu sous la tente et faisait cuire les poissons ; l'appétissante odeur des aliments se répandait le long du Môle, mêlée au parfum émané des bosquets de la villa Onofrii. La mer s'étendait en avant, si calme qu'on entendait à peine le ressac entre les roches ; et l'air était si limpide qu'on apercevait dans l'éloignement la pointe de Saint-Vit avec son entassement de maisons. Luc se mettait à chanter avec les camarades ; Anne s'occupait à aider sa mère. Après le repas, lorsque la lune montait dans le ciel, les matelots appareillaient pour prendre le large. Et c'était alors que Luc, échauffé par le vin et la nourriture, repris par son besoin instinctif de récits merveilleux, commençait à parler des lointains rivages. – Il y avait au delà de Rote une montagne tout habitée par des singes et par des hommes de l'Inde, très haute, avec des plantes qui produisaient les pierres précieuses... – Sa femme et sa fille l'écoutaient en silence, étonnées. Puis les voiles se déployaient le long des mâts, lentement, toutes marquées de figures noires et de symboles religieux, pareilles à de vieux étendards. Et Luc s'en allait.

En février 1826, Françoise accoucha d'un enfant mort.

Au printemps de 1830, Luc voulut conduire Anne au promontoire. Elle entrait alors dans l'adolescence. Le voyage fut heureux. Ils rencontrèrent au large un navire marchand, un grand navire qui faisait route à force de voiles, d'immenses voiles blanches. Les dauphins nageaient dans le sillage ; tout autour, l'eau mollement agitée scintillait, comme s'il eût flotté à la surface des tapis de plumes de paon. Anne suivit longuement, avec des yeux pleins de stupeur, le navire qui fuyait dans le lointain. Ensuite une sorte de nuage azuré s'éleva sur la ligne de l'horizon : c'était la montagne aux doux fruits. Les côtes de la Pouille se dessinaient peu à peu sous le soleil. Le parfum des oranges commençait à se répandre dans l'air plein d'allégresse. En descendant à terre, Anne fut saisie d'une joie profonde : et elle se mit à regarder curieusement les plantations et les gens du pays. Son père l'emmena chez une femme qui n'était plus jeune et qui bégayait un peu en parlant. Ils y demeurèrent deux jours. Une fois, Anne vit son père baiser leur hôtesse sur la bouche ; mais elle ne comprit pas. Au retour, la tartane était chargée d'oranges, et la mer était toujours calme.

Anne conserva de ce voyage un souvenir qui ressemblait à un songe. Et, comme elle était naturellement taciturne, elle raconta peu de chose à ses compagnes qui la pressaient de questions.

## II

LA MÊME ANNÉE, au mois de mai, l’archevêque d’Orsogne assista aux fêtes de l’Apôtre. L’église était toute tendue de draperies rouges et de feuillages d’or ; devant les grilles de bronze brûlaient onze lampes d’argent que les orfèvres avaient ouvrées par dévotion ; et, tous les soirs, l’orchestre jouait un oratorio solennel avec un beau chœur de voix angéliques. Le samedi, on devait exposer le buste de l’Apôtre. Les pèlerins arrivaient de toutes parts, du littoral et de l’intérieur ; ils gravissaient la côte en chantant et en portant à la main leurs offrandes, devant l’immensité de la mer.

Le vendredi, Anne fit sa première communion. L’archevêque était un vieillard vénérable et doux ; lorsqu’il élevait la main pour bénir, l’améthyste de son anneau pastoral resplendissait, pareille à un œil divin. À peine Anne eut-elle senti sur sa langue l’hostie eucharistique, sa vue se troubla parce qu’un flot soudain de bonheur lui avait inondé les cheveux, suave comme un bain tiède et parfumé. Un murmure courait derrière elle dans la foule ; et, à côté d’elle, d’autres jeunes vierges recevaient le sacrement, la face penchée sur le gradin de l’autel avec une grande componction.

Le soir de ce jour, Françoise voulut, selon la coutume des fidèles, dormir sur le pavé de la basilique en attendant l'ostension matinale du saint. Elle était enceinte de sept mois et très fatiguée par sa grossesse. Les pèlerins gisaient amoncelés sur les dalles ; leurs corps exhalaient une chaleur qui montait dans l'air. Par moments, quelques paroles confuses s'échappaient d'une bouche, dans l'inconscience du sommeil ; les petites flammes tremblotaient et se reflétaient sur l'huile des lampes suspendues entre les arceaux ; et, dans le vide des larges portes ouvertes, la nuit printanière scintillait d'étoiles.

Françoise fut deux heures sans pouvoir dormir, parce que les exhalaisons des dormeurs lui donnaient la nausée. Mais, résolue à persister et à souffrir pour le bien de son âme, elle finit par céder à la fatigue et courba la tête. Vers l'aube, elle se réveilla. L'impatience de l'attente croissait dans l'âme des assistants, et les nouveaux venus augmentaient la presse. Tous brûlaient du désir d'être les premiers à voir l'Apôtre. On ouvrit la grille extérieure, et le clair grincement des gonds résonna dans le silence, se répercuta dans tous les cœurs. On ouvrit la seconde grille, puis la troisième, puis la quatrième, la cinquième, la sixième, la dernière. Et alors, ce fut comme si une trombe d'ouragan s'était abattue sur la foule. Les hommes se précipitèrent en masse vers le tabernacle ; des cris aigus jaillirent dans l'air ébranlé par la poussée ; dix, quinze personnes succombèrent à l'écrasement et à l'étouffement. Une prière tumultueuse monta.

Les morts furent tirés hors de l'église. Le cadavre de Françoise, tout confus et livide, fut rapporté à sa famille. Beaucoup de curieux se pressèrent pour le voir ; et les parents gémissaient de compassion.

Lorsque Anne aperçut sa mère étendue sur le lit, le visage tout violacé et souillé de sang, elle tomba par terre sans connaissance. Puis, pendant plusieurs mois, elle fut tourmentée par des accès de mal caduc.

## III

DANS L'ÉTÉ DE 1835, Luc partit pour un port de la Grèce sur le lougre *Trinité* appartenant à Jean Camaccione. Comme il avait dans l'esprit une secrète intention, il vendit son mobilier avant de prendre la mer et pria ses parents de recueillir Anne chez eux jusqu'à son retour. Au bout de quelque temps le lougre, après avoir fait escale à la baie de Rote, revint avec une cargaison de figues sèches et de raisin de Corinthe. Luc ne faisait plus partie de l'équipage ; et le bruit courut qu'il était resté au pays des oranges avec une femme amoureuse.

Anne se rappelait l'hôtesse bégayante de jadis. Alors une grande tristesse descendit sur sa vie. La maison de ses parents était située au bas de la rue Orientale, dans le voisinage du Môle. Les matelots y venaient boire dans une chambre basse où leurs chansons retentissaient presque tout le jour parmi la fumée des pipes. Elle passait au milieu des buveurs en portant les carafes pleines ; et son premier instinct de pudeur s'éveillait à ce contact continuel, à cette incessante communion de vie avec des hommes brutaux. À tout moment elle était obligée de subir les plaisanteries malhonnêtes, les rires cruels, les gestes équivoques, la méchanceté des équipages aigris par les fatigues de la navigation. Elle n'osait pas se plaindre, parce qu'elle mangeait son pain dans la maison des autres. Mais ce supplice de toutes les heures l'hébétait : une imbécillité lourde opprimait peu à peu son intelligence affaiblie.

Par une inclination naturelle de son cœur, elle aimait les animaux. Il y avait un âne très vieux, relégué sous un hangar de chaume et d'argile, derrière la maison. Le paisible quadrupède portait chaque jour de Saint-Apollinaire au cabaret des charges de vin ; et, quoique ses dents commençassent à jaunir et ses sabots à s'exfolier, quoique son cuir fût déjà racorni et n'eût presque plus de poils, parfois encore, à l'aspect d'un bouquet de chardons, il redressait les oreilles et se mettait à braire allègrement dans une attitude juvénile.

Anne emplissait le râtelier de fourrage et l'abreuvoir d'eau. Lorsque la chaleur était forte, elle venait se mettre à l'ombre sous le hangar. L'âne triturait les brins de paille sous ses mâchoires laborieuses ; et elle, avec un rameau feuillu, faisait œuvre de charité en lui débarrassant l'échine des mouches importunes. De temps à autre l'âne tournait sa tête oreillarde, avec un plissement mou des lèvres qui découvrait ses gencives dans un rougeâtre sourire animalesque de gratitude, avec un mouvement oblique de l'œil dans l'orbite qui en découvrait le globe jaunâtre et veiné de bleu comme une vésicule de fiel. Les mouches tourbillonnaient sur le fumier avec un bourdonnement lourd ; ni de la terre ni de la mer ne venaient aucuns bruits, aucunes voix ; et alors l'âme de la jeune fille se remplissait d'une vague sensation de paix.

En avril 1842, Pantaléon, l'homme qui conduisait l'âne au voyage quotidien, mourut d'un coup de couteau. Dès lors, Anne fut chargée de cette fonction. Elle partait au petit jour et rentrait vers midi ; ou bien elle partait vers midi et rentrait à la nuit tombante. La route tournait par une colline ensoleillée couverte d'olivaies, descendait dans un terrain mis en pâture et remontait à travers un vignoble jusqu'aux fermes de Saint-Apollinaire. L'âne marchait devant, les oreilles basses, avec peine ; une frange verte, tout usée et déteinte, lui battait les côtes et les cuisses ; sur le bât luisaient quelques fragments de lames de laiton.

Lorsque l'animal s'arrêtait pour reprendre haleine, Anne lui donnait sur le cou de petites tapes caressantes et l'excitait de la voix ; car elle avait pitié de cette décrépitude. À tout moment elle arrachait aux haies une poignée de feuilles, qu'elle lui tendait pour le réconforter ; et elle avait un attendrissement lorsqu'elle sentait sur la paume de sa main le mouvement mou des lèvres qui recevaient l'offrande. Les haies étaient fleuries, et les fleurs des épines blanches exhalaient une odeur d'amandes amères.

Sur la lisière de l'olivaie était une grande citerne, et, près de la citerne, un long conduit de pierre où les vaches venaient s'abreuver. Tous les jours Anne faisait halte en cet endroit : l'âne et elle s'y désaltéraient avant de continuer leur route. Une fois, elle y rencontra le vacher, qui était natif de Tollo et qui avait le regard un peu de travers et la bouche en bec de lièvre. L'homme lui dit bonjour ; et ils se mirent à causer ensemble des pâturages et de l'eau, puis des sanctuaires et des miracles. Anne écoutait avec bénignité et avec de fréquents sourires. Elle était maigre et blanche ; elle avait des yeux très limpides, une bouche trop grande, des cheveux châtains relevés sans raie en arrière. On voyait sur son cou les cicatrices rougeâtres des brûlures et le battement continuel des artères palpitantes.

À partir de ce jour, les entretiens se renouvelèrent. Les vaches étaient éparses dans l'herbe ; et les unes ruminaient couchées, les autres paissaient debout. Ces mouvantes formes pacifiques augmentaient la tranquillité de la solitude pastorale. Anne, assise sur le bord de la citerne, raisonnait avec simplicité ; et l'homme au bec de lièvre semblait épris d'amour. Une fois, par une refloraison soudaine et spontanée du souvenir, elle lui narra la navigation à la montagne de Rote ; et, comme l'éloignement du temps induisait sa mémoire en erreur, elle disait avec un accent de vérité des choses merveilleuses. Ébahi, l'homme écoutait sans battre des paupières. Lorsqu'elle se tut, le silence et la solitude d'alentour parurent à tous deux plus profonds ; et ils restèrent tous deux pensifs. Les vaches, guidées par l'habitude, venaient à l'abreuvoir ; et le groupe des pis leur ballottait entre les jambes, gonflé de lait par la pâture. Lorsqu'elles avançaient le museau dans le conduit, l'eau diminuait sous leurs aspirations lentes et régulières.

## IV

DANS LES DERNIERS JOURS de juin l'âne tomba malade. Depuis près d'une semaine, il ne prenait plus ni nourriture ni boisson. Les voyages furent interrompus. Un matin, en descendant au hangar, Anne vit la bête toute repliée sur la litière, dans un affaissement pitoyable. Une toux rauque et opiniâtre secouait de temps à autre cette grande carcasse mal recouverte de cuir ; au-dessus des yeux s'étaient formées deux cavités profondes, pareilles à des orbites vides ; et les yeux ressemblaient à deux grosses ampoules pleines de pus. Lorsque l'animal entendit la voix d'Anne, il essaya de se relever : le corps lui vacillait sur les jambes, le cou lui retombait des épaules saillantes, les oreilles lui pendillaient avec des mouvements involontaires et désordonnés de jouet énorme qui serait disloqué aux jointures. Un liquide muqueux lui coulait des narines en filaments qui s'allongeaient parfois jusqu'aux genoux. Les taches dénudées dans le poil avaient une couleur bleuâtre et incertaine d'ardoise. Les blessures éparses sur le garrot saignaient.

À ce ſpectacle, Anne sentit son cœur se serrer d'une angoisse compatissante ; et comme, tant par nature que par habitude, elle n'éprouvait aucune répugnance physique au contact de la matière immonde, elle s'approcha pour toucher l'animal. Elle lui soutenait d'une main la mâchoire inférieure, de l'autre une épaule ; et elle essayait ainsi de lui faire avancer les pattes, dans l'eſpoir que l'exercice aurait quelque vertu salutaire. D'abord l'âne hésitait, secoué par les sursauts d'une nouvelle quinte ; puis il finit par se mettre en marche sur la pente douce qui descendait au rivage. En face, dans la nativité du jour, les eaux blanchissaient : et, du côté de la Penna, des calfats goudronnaient une carène. Lorsque Anne enleva l'appui de ses mains et tira la corde du licou, l'âne manqua des pieds de devant et s'abattit comme une masse. La grande machine osseuse eut un craquement intérieur de rupture ; la peau du ventre et des flancs résonna sourdement et palpita ; les jambes firent le geste de courir ; un peu de sang sortit des gencives heurtées et se répandit entre les dents.

Alors Anne se mit à crier en courant vers la maison. Mais les calfats étaient survenus, et, à l'aspect de l'âne gisant, ils riaient et plaisantaient. Un d'eux frappa du pied le ventre du moribond. Un autre l'empoigna par les oreilles, lui souleva la tête et la laissa retomber pesamment sur le sol. Les yeux de la bête se fermèrent ; quelques frissons lui parcoururent le ventre, dans la blancheur du poil dont ils ouvrirent les épis comme un souffle ; une des jambes de derrière battit deux ou trois fois dans le vide. Puis tout s'immobilisa, si ce n'est que l'épaule, où il y avait une ulcération, fut prise d'un tremblement léger, pareil au tremblement volontaire que provoquait naguère dans la chair vivante l'importunité d'un insecte. Quand Anne revint, elle trouva les calfats en train de tirer la charogne par la queue et de chanter un requiem avec des voix d'âne qui brait.

Cela fit qu'Anne se trouva dans la solitude. Longtemps encore elle vécut chez ses parents et elle s'y fana, employée à d'humbles besognes, supportant les vexations avec beaucoup de patience chrétienne. En 1845, elle eut un violent retour de mal caduc ; quelques mois plus tard, les accès disparurent. À cette époque, la foi religieuse devint en elle plus profonde et plus ardente. Tous les matins et tous les soirs elle montait à la basilique ; et elle avait coutume de s'agenouiller dans un angle obscur, derrière un grand pilier de marbre sur lequel un bas-relief d'un grossier travail figurait la fuite de la Sainte-Famille en Égypte. Peut-être avait-elle d'abord choisi cet angle par sympathie pour le petit âne docile qui transportait vers les pays idolâtres l'enfant Jésus et sa mère. Quand elle avait plié les genoux dans l'ombre, une quiétude d'amour lui descendait sur l'âme ; et la prière s'épanchait purement de son cœur comme d'une source naturelle, car elle priait, non par espérance d'obtenir des biens dans la vie terrestre, mais par aveugle volupté d'adoration. Chez elle, le désir d'un état meilleur, cet universel désir des hommes, était allé s'éteignant à mesure que son intelligence décroissait et que l'habitude de sa condition simplifiait les besoins de son être. Elle priait, la tête penchée sur une chaise ; et comme les fidèles, en entrant et en sortant, étendaient la main vers le bénitier et faisaient le signe de la croix, il lui arrivait de tressaillir lorsqu'elle sentait sur ses cheveux tomber une goutte d'eau bénite.

## V

LA PREMIÈRE FOIS qu'Anne vint à Pescaire, ce fut en 1851, pour la fête du Rosaire qui se célèbre le premier dimanche d'octobre. Afin d'accomplir un vœu, elle partit à pied d'Ortone avec un petit cœur d'argent enveloppé dans un foulard de soie. Elle s'achemina religieusement le long de la mer ; car, à cette époque, la route provinciale n'était pas encore ouverte, et un bois de pins occupait une large étendue de terres vierges. La journée paraissait belle, malgré les houles marines qui grandissaient et les vapeurs en forme de trombes qui montaient à l'extrême horizon. Anne s'avançait, absorbée dans des pensées pieuses. Sur le soir, comme elle était au lieu appelé les Salines, tout à coup la pluie tomba, d'abord doucement, puis en grande abondance ; de sorte que, ne pouvant trouver aucun abri aux environs, elle eut les vêtements tout trempés. Plus loin, l'eau coulait dans le lit de l'Alento, et, pour passer à gué, elle ôta ses chaussures. Dans le voisinage de Villelongue, la pluie cessa ; le bois de pins renaissait dans l'atmosphère rassérénée et pleine d'une odeur d'encens. Anne rendit grâces au Seigneur et poursuivit son chemin sur le rivage, mais d'un pas plus rapide, parce qu'elle sentait l'humidité malsaine la pénétrer jusqu'aux os et que, prise de frisson, elle commençait à claquer des dents.

À Pescaire, elle eut un accès subit de fièvre paludéenne et fut recueillie par charité dans la maison de *donna* Christine Basile. De son lit, en entendant les cantiques de la procession solennelle, en voyant les cimes des bannières qui ondulaient à la hauteur de la fenêtre, elle se mit à réciter des prières et à implorer la guérison. Lorsque la Vierge passa, elle ne put apercevoir que la couronne gemmée ; et, pour adorer, elle prit sur les oreillers l'attitude de l'agenouillement.

Au bout de trois semaines, elle guérit ; et, comme *donna* Christine lui avait offert de rester, elle resta en qualité de servante. Elle eut pour logement une petite chambre qui regardait sur la basse-cour. Les parois étaient blanchies à la chaux ; un vieux paravent couvert de figures profanes masquait un des angles ; et, entre les solives du plafond, une multitude d'araignées tissaient en paix leurs toiles laborieuses. Il y avait sous la fenêtre une étroite toiture en saillie ; et, plus bas, s'étendait la basse-cour peuplée de volatiles paisibles. Sur la toiture, dans un tas de terre retenu par cinq tuiles, un pied de tabac végétait. Le soleil s'attardait en cet endroit depuis les premières heures de la matinée jusqu'aux premières heures de l'après-midi. Chaque été, le pied de tabac donnait des fleurs.

Dans cette vie nouvelle, dans cette maison nouvelle, Anne se sentit peu à peu soulagée et revivifiée. Son goût inné pour l'ordre se développa. Elle vaquait à tous ses devoirs, tranquillement et sans souffler mot. Sa crédulité aux choses surnaturelles grandit aussi d'une façon démesurée. Deux ou trois légendes s'étaient formées jadis sur deux ou trois endroits de la maison Basile. Dans la chambre jaune du second étage inhabité, vivait l'âme de *donna* Isabelle. Dans un cabinet de débarras d'où un escalier descendait en coude jusqu'à une porte condamnée depuis longtemps, vivait l'âme de *don* Samuel. Ces deux noms exerçaient une fascination étrange sur les nouveaux venus et répandaient dans toute la vieille bâtisse une sorte de solennité conventuelle. Et puis, comme la cour était environnée de toits nombreux, les chats se réunissaient en conciliabules sur la terrasse et miaulaient avec une inquiétante douceur pour demander à Anne les reliefs du repas domestique.

En mars 1853, le mari de *donna* Christine mourut d'une maladie de vessie, après de longues semaines de tortures. C'était un homme craignant Dieu, casanier et charitable ; il était chef d'une confrérie de bourgeois pieux ; il lisait des ouvrages théologiques et savait jouer sur le clavecin quelques airs simples de vieux maîtres napolitains. Lorsque le viatique arriva, magnifique par le nombre des prêtres et par la richesse des ornements, Anne se mit à genoux sur le seuil de la porte et commença une prière à haute voix. La chambre s'emplit d'une vapeur d'encens traversée par l'irradiation du ciboire et par l'irradiation des encensoirs qui oscillaient comme des lampes allumées. On entendit des sanglots ; puis les voix du clergé s'élevèrent pour recommander l'âme au Très-Haut. Anne, ravie par la solennité de ce sacrement, perdit toute horreur de la mort et pensa dorénavant que, pour les chrétiens, la mort est une migration douce et joyeuse.

Durant un mois entier, *donna* Christine tint closes toutes les fenêtres de la maison. Elle continuait de pleurer son mari à l'heure du dîner et à l'heure du souper ; elle faisait en son nom des aumônes aux mendiants : et, plusieurs fois par jour, avec une queue de renard, elle époussetait le clavecin comme si c'eût été une relique, en poussant des soupirs. C'était une femme de quarante ans qui commençait à prendre de l'embonpoint, fraîche encore dans ses formes que la stérilité avait conservées. Et, vu qu'elle héritait du défunt une grosse fortune, les cinq célibataires les plus mûrs du pays se mirent à lui tendre des pièges et à user de manœuvres séductrices pour l'induire à un second mariage. Les champions étaient : *don* Ignace Cespa, doucereux personnage de sexe ambigu, avec une face de vieille commère grêlée par la petite vérole, avec une chevelure imprégnée d'huiles cosmétiques, avec des doigts chargés de bagues et des oreilles percées de deux minuscules cercles d'or ; *don* Paul Nervegna, docteur en droit, beau parleur et rusé matois, qui avait toujours les lèvres crispées comme par la mastication de l'herbe sardonique et dont le front portait une sorte d'excroissance rougeâtre impossible à dissimuler ; *don* Philène d'Amelio, le nouveau chef de la confrérie, plein d'onction et de componction, un peu chauve, avec un front fuyant en arrière et des yeux opaques de brebis ; *don* Pompée Pepe, gaillard jovial, ami du vin, des femmes et du loisir, copieux en toute sa corpulence et plus copieux au visage, sonore dans le rire et dans le discours ;

*don* Fiore Ussorio, homme d'esprit batailleur, grand liseur d'ouvrages politiques et citateur triomphant d'exemples historiques dans toutes les discussions, pâle d'une pâleur terreuse, avec un mince collier de barbe autour des mâchoires et une bouche qu'il contractait bizarrement en ligne oblique. À ceux-là se joignait, auxiliaire de la résistance de *donna* Christine, l'abbé Egidius Cennamele, qui voulait capter l'héritage au profit de l'église et qui, avec une astuce bien couverte, opposait mille obstacles aux séducteurs.

Cette grande joute dura longtemps, avec une infinité de vicissitudes. Et le principal théâtre des hostilités fut la salle à manger, pièce rectangulaire tapissée d'un papier français représentant à la française les aventures d'Ulysse naufragé dans l'île de Calypso. Presque tous les soirs les champions se réunissaient autour de l'illustre veuve, et ils y jouaient au jeu de la brisque et au jeu de l'amour, alternativement.

## VI

ANNE, TÉMOIN CANDIDE, introduisait les visiteurs, étendait le tapis sur la table et, vers le milieu de la soirée, apportait les petits verres pleins d'un rossolis verdâtre composé par les religieuses avec des drogues spéciales. Une fois, dans l'escalier, elle entendit *don* Fiore Usorio et l'abbé Cennamele qui se disputaient ; et, dans la chaleur de la dispute, *don* Fiore lâchait une injure contre l'abbé qui répondait à voix basse. Cette irrévérence lui ayant paru monstrueuse, elle considéra dès lors *don* Fiore comme un homme diabolique ; et, lorsqu'elle le voyait paraître, elle faisait un rapide signe de croix et murmurait un *Pater*.

Au printemps de 1856, un jour qu'elle battait le linge de la lessive sur la grève de la Pescara, elle vit une flotte de barques franchir l'embouchure et naviguer lentement contre la force de l'eau. Le soleil resplendissait ; les deux rives se reflétaient dans l'eau, en se rejoignant au fond ; quelques branches vertes et quelques touffes de joncs nageaient au milieu du courant vers la mer, comme de pacifiques symboles ; et les barques, portant presque toutes la mitre de Saint-Thomas peinte en signe de reconnaissance dans un angle de leur voile, remontaient ainsi le beau fleuve sanctifié par la légende de Saint Cettée Libérateur. À ce spectacle, les souvenirs du pays natal se réveillèrent chez Anne avec un tumulte soudain : et, en pensant à son père, elle fut envahie par une immense tendresse.

Ces barques étaient des tartanes d'Ortone qui venaient du promontoire de Rote avec un chargement d'oranges. Aussitôt les ancres jetées, Anne s'approcha des matelots ; et elle les considérait avec une curiosité bienveillante et palpitante, sans rien dire. Un d'eux, frappé de cette insistance, la regarda et l'interpella familièrement :

— Que cherches-tu ? Que veux-tu ?

Alors Anne tira l'homme à l'écart et lui demanda s'il n'aurait pas vu par hasard au pays des oranges son père Luc Minella.

— Vous ne l’avez pas vu ? Est-il encore avec cette femme ?

L’homme répondit que Luc était mort depuis quelque temps.

— Il était vieux. On ne peut pas vivre toujours.

Anne contint ses larmes, voulut savoir tous les détails. Et l’homme lui donna tous les détails. « Luc s’était marié avec cette femme, et il avait eu d’elle deux fils. L’aîné naviguait sur un lougre et venait quelquefois à Pescaire pour le commerce. » Anne tressaillit ; un trouble indéterminé, une sorte d’égarement confus lui emplissait l’âme. En face de ce fait trop complexe, elle ne parvenait pas à retrouver l’équilibre et la lucidité de son jugement. « Elle avait donc deux frères ? Devait-elle les aimer ? Devait-elle chercher à les voir ? Que devait-elle faire maintenant ? »

Irrésolue, elle revint à la maison. Et depuis, le soir, lorsque les barques entraient dans le fleuve, elle allait souvent le long du quai pour regarder les matelots. Quelque lougre apportait de la Dalmatie un chargement de petits ânes et de chevaux nains ; les bêtes frappaient du sabot en reprenant terre ; l’air résonnait de braiements et de hennissements. Au passage, Anne tapotait de la main les grosses têtes des petits ânes.

## VII

VERS CETTE ÉPOQUE, le fermier lui fit don d'une tortue. Ce nouvel hôte lent et taciturne fut l'objet de son affection et de ses soins aux heures de loisir. La tortue cheminait d'un bout à l'autre de la chambre, en soulevant avec peine la pesante masse de son corps sur ses pattes semblables à des moignons olivâtres ; et, comme elle était jeune, les plaques de sa cuirasse dorsale, jaunes avec des taches noires, prenaient parfois au soleil une transparence d'ambre limpide. Sa tête couverte d'écailles, aplatie sur le museau, s'avançait en tâtonnant avec une mansuétude peureuse ; et, parfois, cette tête ressemblait à celle d'un vieux serpent décrépit qui sortirait d'une carapace de crustacé. Anne appréciait surtout les bonnes mœurs de l'animal : silence, frugalité, modestie, amour de la maison. Elle lui donnait pour nourriture des feuilles de salade, des racines, des vers ; et elle restait en extase à observer le mouvement des petites mandibules de corne dentelées sur les deux bords. Émue alors d'un sentiment presque maternel, elle encourageait l'animal avec de douces paroles et choisissait pour lui les herbes les plus tendres et les plus savoureuses.

Une idylle fleurit sous les auspices de la tortue. Le fermier, qui venait plusieurs fois par jour à la maison, s'arrêtait sur la terrasse pour causer avec Anne. Et, comme c'était un homme humble d'esprit, dévot, prudent et juste, il prenait plaisir à voir dans l'âme de cette fille le reflet de ses pieuses vertus. Aussi l'habitude fit-elle insensiblement naître entre eux une familiarité amicale. Anne avait déjà quelques cheveux blancs sur les tempes et, sur tout le visage une placide candeur. Zachiel, le fermier, était un peu plus âgé qu'elle ; il avait une grosse tête au front saillant et des yeux doux et ronds de lapin. Pour causer, ils s'asseyaient d'habitude sur la terrasse.

Au-dessus d'eux, entre les toits, le ciel ressemblait à une coupole lumineuse ; et, de temps à autre, un vol de pigeons domestiques, blancs comme le Paraclet, traversait la paix céleste. Leurs entretiens roulaient sur les récoltes, sur la bonté des terroirs, sur les règles simples de la culture ; et ils étaient pleins d'expérience et de rectitude.

Comme Zachiel, par une vanité instinctive et ingénue, se plaisait quelquefois à faire étalage de son savoir devant cette fille ignorante et crédule, elle conçut pour lui une estime et une admiration sans bornes. Elle apprit de lui que la terre est divisée en cinq parties et qu'il existe cinq races d'hommes : la blanche, la jaune, la rouge, la brune et la noire. Elle apprit que la terre est de forme ronde, que Romulus et Rémus eurent pour nourrice une louve, et qu'à l'approche de l'automne les hirondelles passent la mer pour aller en Égypte où régnaient autrefois les pharaons. « Mais les hommes n'ont donc pas tous une même couleur, à l'image et à la ressemblance de Dieu ? Comment pouvons-nous marcher sur une boule ? Qu'est-ce que c'était, les rois pharaons ? » Elle ne réussissait pas à comprendre, et restait l'esprit perdu. Mais, depuis lors, elle considéra les hirondelles avec révérence et les tint pour des oiseaux doués d'humaine sagesse.

Un jour Zachiel lui montra une histoire sainte de l'Ancien Testament illustrée de figures. Anne suivait des yeux avec lenteur, en écoutant les explications. Elle vit Adam et Ève parmi les lièvres et les cerfs, Noé demi-nu et à genoux devant un autel, les trois anges d'Abraham, Moïse sauvé des eaux ; plus loin, elle vit avec joie un pharaon qui regardait la verge de Moïse changée en serpent, la reine de Saba, la fête des Tabernacles, le martyre des Macchabées. L'épisode de l'ânesse de Balaam l'emplit d'émerveillement et de tendresse. L'épisode de la coupe de Joseph dans le sac de Benjamin la fit éclater en larmes. Et elle se représentait les Israélites cheminant dans un désert tout couvert de cailles, sous une rosée qui s'appelait la manne et qui était blanche comme la neige et plus douce que le pain.

Après l'histoire sainte, Zachiel, pris d'une singulière ambition, se mit à lui lire les Entreprises des princes de France depuis Constantin empereur jusqu'à Roland comte d'Anglante. Alors un grand tumulte bouleversa l'esprit de la pauvre fille : les batailles des Philistins et des Syriaques se confondirent dans sa mémoire avec les batailles des Sarrasins ; Olopherne se confondit avec Rizieri, le roi Saül avec le roi Mambrin, Éléazar avec Balante, Noémi avec Galeane. La fatigue l'empêchait de suivre le fil des narrations ; et elle ne s'y retrouvait que par intervalles, lorsqu'elle entendait passer dans la voix de Zachiel les syllabes de quelque nom préféré. Ses préférences étaient pour Dusoline et pour le duc Bovetto, qui conquit toute l'Angleterre par amour pour la fille du roi de Frise.

C'était le commencement de septembre. L'atmosphère rafraîchie par les pluies récentes allait s'imprégnant d'une paisible clarté automnale. La chambre d'Anne devint le lieu des lectures. Un jour, Zachiel assis lisait comment Galeane, fille du roi Galafre, s'éprit d'amour pour Mainetto et voulut avoir de lui la guirlande d'herbe. Comme le récit était simple et champêtre et comme la voix du liseur s'attendrissait d'accents nouveaux, Anne écoutait avec une attention visible. La tortue se traînait parmi quelques feuilles de salade, paresseusement ; le soleil, frappant sur la fenêtre, illuminait une grande toile d'araignée ; et les dernières fleurs rosées du tabac s'apercevaient à travers la trame subtile des fils d'or.

Lorsque le chapitre fut fini, Zachiel déposa le livre et, regardant la femme, il sourit d'un de ces sourires niais qui lui plissaient à tout propos les tempes et les angles de la bouche. Puis il commença un vague discours, avec la timidité de celui qui parle sans savoir comment arriver au point voulu. Finalement, il osa.

– N'avait-elle jamais songé au mariage ? – Anne ne répondit point à cette question. Ils gardèrent tous deux le silence ; et ils avaient tous deux dans l'âme une confuse sensation de douceur, quelque chose comme un réveil inconscient de leur jeunesse ensevelie, comme un appel de l'amour à leur humanité ; et cela les troublait comme les vapeurs d'un vin trop fort qui seraient montées à leur cerveau débile.

## VIII

ILS ÉCHANGÈRENT pourtant une tacite promesse de mariage, beaucoup plus tard, en octobre, à la première nativité de l'huile d'olive et à la dernière migration des hirondelles. Un lundi, avec la permission de *donna* Christine, Zachiel conduisit Anne à la ferme où se trouvait le moulin. Ils sortirent à pied par la Porte du Sel et prirent la route de la côte en tournant le dos à la rivière. Depuis le jour de l'histoire de Galeane et de Mainetto, ils éprouvaient vis-à-vis l'un de l'autre une sorte d'appréhension, un mélange de crainte, de pudeur et de reſpect. Ils avaient perdu leur belle familiarité de jadis ; ils causaient peu ensemble et toujours avec une certaine réserve hésitante, avec des sourires indécis, sans jamais se regarder au visage, confus parfois d'une subite expansion de rougeur, attardés aux timides enfantillages de l'innocence.

Ils cheminèrent d'abord sans rien dire, chacun suivant l'étroit sentier sec que le passage des piétons avait frayé sur les deux bords de la route ; et ils étaient séparés par la largeur de la chaussée fangeuse où les roues des voitures avaient tracé de profondes ornières. Une libre joie vindémiale emplissait les campagnes, et les chants de la vinée se répondaient à travers la plaine. Zachiel se tenait un peu en arrière et, pour rompre le silence, il prononçait de temps à autre quelque phrase sur la température, sur les vignes, sur la récolte des olives. Anne regardait curieusement les buissons rouges de baies, les champs labourés, l'eau des fossés ; et elle sentait peu à peu naître en son âme une vague allégresse, comme quand, après un long intervalle, on retrouve la jouissance de sensations déjà connues. Lorsque le chemin vint à tourner pour s'engager sur la côte parmi les riches olivaies de Saint-Damien, une éclosion de clairs souvenirs lui fit revoir Saint-Apollinaire, l'âne et le vacher. Et, soudain, elle sentit comme un reflux de tout son sang vers son cœur. Alors il arriva en son âme une chose singulière. Cet épisode oublié de sa jeunesse se coordonna dans sa mémoire avec une lucidité merveilleuse ; l'image des lieux se représenta devant elle ; et, dans le décor illusoire, avec un trouble nouveau dont elle ignorait la cause, elle revit l'homme au bec de lièvre et en réentendit la voix.

La ferme approchait ; le vent soufflait dans les arbres en faisant tomber les olives mûres ; une zone de mer sereine se découvrait de la hauteur. Maintenant, Zachiel marchait à côté d'Anne et la regardait de temps en temps avec une pieuse supplication de tendresse.

— À quoi donc pensez-vous ?

Anne se retourna, d'un air presque effrayé, comme si elle eût été prise en faute.

— Je ne pense à rien.

Ils arrivèrent au moulin, où les gens de la ferme pressuraient la première récolte, celle des olives tombées précocement de l'arbre. La chambre des meules était basse et obscure ; à la voûte brillante de salpêtre, des lanternes de cuivre pendaient et fumaient ; une jument, les yeux bandés, tournait d'un pas régulier une meule gigantesque ; et des paysans vêtus de longues tuniques pareilles à des sacs, bras nus et jambes nues, musculeux, huileux, versaient le liquide dans des jarres, dans des baquets, dans des cruches.

Anne se mit à considérer le travail attentivement ; et, comme Zachiel donnait des ordres aux ouvriers et circulait parmi les machines en examinant la qualité des olives avec l'assurance grave d'un juge, elle sentit en ce moment croître l'admiration qu'il lui inspirait. Puis, lorsqu'elle vit Zachiel prendre un grand pot comble et verser dans la cruche cette huile pure et lumineuse en louant la grâce de Dieu, elle fit le signe de la croix, toute saisie de vénération pour la richesse de la terre.

Cependant les deux femmes de la ferme arrivaient sur la porte du moulin, chacune avec un nourrisson dans les bras, chacune avec une grappe de beaux enfants qu'elle traînait derrière ses jupes. Elles se mirent à causer paisiblement ; et, comme la visiteuse cherchait à caresser les petits, chacune se félicitait de sa propre fécondité et causait de ses accouchements avec une liante honnêteté de paroles. La première avait eu sept enfants, la seconde en avait eu onze. – C'était la volonté de Jésus ; et puis, la campagne avait besoin de bras…

La conversation prit ensuite un tour plus intime. Albarose, l'une des mères, fit à Anne beaucoup de questions. – N'avait-elle jamais eu d'enfants ? – Anne, en répondant qu'elle ne s'était point mariée, ressentit pour la première fois une sorte d'humiliation et de regret devant cette maternité puissante et chaste. Puis, changeant de discours, elle étendit la main vers le marmot le plus proche. Les autres regardaient avec de grands yeux, des yeux qui semblaient avoir emprunté une limpide couleur végétale au spectacle continuel des choses vertes. L'odeur des olives broyées se répandait dans l'air et venait dans la gorge exciter le palais. Les groupes de travailleurs apparaissaient et disparaissaient sous la lueur rouge des lanternes.

Zachiel, qui avait jusqu'alors surveillé le mesurage de l'huile, se rapprocha des causeuses ; et Albarose l'accueillit avec la bonne humeur sur le visage. – *Don* Zachiel voulait-il tarder longtemps encore à prendre femme ? – Cette demande le fit sourire, non sans un peu de confusion ; et il jeta une œillade dérobée vers Anne qui caressait encore le marmot sauvage et qui feignait de n'avoir pas entendu. Albarose, avec une bénévole malice de paysanne, réunissant par un visible clignement de ses yeux bovins la tête d’Anne et celle de Zachiel, continuait ses allusions. – Ils feraient un couple béni de Dieu. Qu’attendaient-ils ? – Les ouvriers, qui venaient d’arrêter le travail pour prendre leur repas, formaient un cercle autour d’eux. Et le couple, plus troublé encore par la présence de tant de témoins, restait silencieux, dans une attitude incertaine entre le sourire effaré et la modestie pudique. Quelques jeunes gens de l’assistance, égayés par la figure amoureusement contrite de *don* Zachiel, poussaient leurs voisins du coude. La jument hennit de faim.

Quand le repas fut servi, une activité diligente envahit la grande famille rustique. Dans la cour, à ciel ouvert, sous les oliviers pacifiques qui paraissaient d’argent sur l’azur de la mer lointaine, les hommes étaient assis autour de la table. Les plats de légumes fumaient, assaisonnés d’huile nouvelle ; le vin scintillait dans les vases aux formes simples et liturgiques ; et la nourriture frugale disparaissait rapidement dans les bouches des travailleurs.

Anne, maintenant, se sentait comme assaillie par un tumulte d’allégresse ; et elle se sentait aussi tout d’un coup liée aux deux femmes par une sorte de tendre familiarité. Elles la conduisirent dans l’intérieur de la maison. Les chambres, quoique très vieilles, y étaient vastes et lumineuses : sur les murs, les images sacrées alternaient avec les rameaux pascals ; des provisions de porc salé pendaient aux plafonds ; les couches conjugales se dressaient, larges et très hautes, avec les berceaux à côté ; tout exhalait une sérénité de concorde inaltérable. Anne, en considérant ce bel ordre, souriait timidement à une douce pensée intérieure ; et, à un certain moment, elle fut prise d’une étrange émotion, comme si toutes ses vertus latentes de ménagère et de mère, comme si tous ses instincts de nourrice eussent frémi dans un soulèvement imprévu.

Lorsque les femmes redescendirent dans la cour, les hommes étaient encore autour de la table et Zachiel parlait avec eux. Albarose prit un petit pain de froment, le fendit au milieu, l'arrosa d'huile, le saupoudra de sel et l'offrit à Anne. L'huile nouvelle, extraite du fruit depuis quelques instants, remplissait la bouche d'un arôme savoureux un peu âpre ; et Anne, mise en appétit, mangea tout le pain. Elle but aussi un coup de vin. Puis, comme le soir tombait, elle reprit avec Zachiel le chemin de la côte.

Derrière eux, les gens de la ferme se mirent à chanter. Beaucoup d'autres chants s'élevèrent de la campagne et se déployèrent dans le crépuscule avec l'ampleur lente d'un psaume grégorien. Le vent soufflait entre les oliviers, plus humide ; des lueurs mourantes, d'un rose violacé, s'attardaient diffuses dans le ciel.

Anne marchait la première, d'un pas rapide, en rasant les arbres. Zachiel la suivait en pensant aux paroles qu'il voulait lui dire. Depuis qu'ils se sentaient seuls, ils éprouvaient tous deux une émotion enfantine, presque une frayeur. À un certain moment, Zachiel appela la femme par son nom ; et elle se retourna, humble, palpitante. – Que voulait-il ? – Zachiel ne dit plus rien ; il fit deux pas et vint se placer à côté d'Anne. Ils continuèrent ainsi leur chemin en silence jusqu'au bas de la côte, où la route les sépara. Comme à l'aller, ils reprirent les sentiers des bords, l'un à droite, l'autre à gauche. Et ils rentrèrent par la Porte du Sel.

## IX

PAR SUITE de son irrésolution native, Anne différait continuellement le mariage. Des doutes religieux la tourmentaient. Elle avait ouï dire que les vierges seules seraient admises à faire cercle autour de la mère de Dieu dans le paradis. Devait-elle renoncer à cette douceur céleste pour un bien terrestre ? Alors, une plus vive ardeur de dévotion la gagna. Toutes les fois qu'elle était libre, elle allait à l'église du Rosaire ; là, elle s'agenouillait devant le grand confessionnal de chêne et restait immobile dans l'attitude de la prière. L'église était simple et pauvre ; le pavé était semé de dalles mortuaires ; une unique lampe de métal commun brûlait devant l'autel. Et, au fond de son âme, Anne regrettait le faste de sa basilique, la solennité des cérémonies, les onze lampes d'argent, les trois autels de marbre précieux.

Dans la semaine sainte de 1867, il survint un grand événement. Entre la confrérie, commandée par *don* Philène d'Amelio et l'abbé Cennamele, soutenu par la garde paroissiale, la guerre éclata au sujet d'un différend pour la procession de Jésus mort. *Don* Philène prétendait que le cortège, organisé par les confrères, partît de l'église de la confrérie ; l'abbé prétendait que le cortège partît de l'église paroissiale. Cette guerre émut et souleva la bourgeoisie entière et les milices du roi de Naples casernées dans le fort. Il y eut des tumultes populaires ; il y eut, dans les rues encombrées, des rassemblements de foule fanatique ; il y eut des patrouilles en armes qui firent la ronde pour empêcher les désordres.

D'innombrables députés des deux camps obsédèrent le comte-archevêque de Chiéti ; beaucoup d'argent fut dépensé pour corrompre les consciences ; un bruit sourd de mystérieuses conjurations se répandit dans la ville. Les haines avaient pour foyer la maison de *donna* Christine. En ces jours de lutte, *don* Fiore Ussorio s'illustra par d'admirables stratagèmes et par des audaces inouïes. *Don* Paul Nervegna eut un grave épanchement de bile. *Don* Ignace Cespa mit vainement en œuvre tout son art doucereux de conciliation et tous ses sourires mielleux. La victoire fut disputée avec un implacable acharnement jusqu'à l'heure rituelle de la procession funèbre. Le peuple frémissait d'impatience ; le commandant des milices, dévoué au parti de l'abbé, menaçait de châtier les scélérats de la confrérie. La révolte était sur le point d'éclater. Et, tout à coup, voici qu'arriva sur la place un soldat à cheval, porteur d'un message épiscopal qui donnait la victoire à la congrégation.

Alors, dans les rues jonchées de fleurs, la procession se déroula avec une magnificence insolite. Un chœur de cinquante voix virginales chanta les hymnes liturgiques de la Passion, et dix thuriféraires encensèrent toute la cité. Les baldaquins, les bannières, les cierges, par leur richesse inouïe, emplirent l'assistance d'émerveillement. L'abbé, déconfit, ne parut pas ; et, à sa place, *don* Pascal Carabba, grand coadjuteur, revêtu des ornements abbatiaux, suivit avec une grande solennité de démarche le cercueil de Jésus.

Au fort du débat, Anne avait fait des vœux pour la victoire de l'abbé. Mais la somptuosité de la cérémonie lui donna un éblouissement ; une sorte de stupeur l'envahit devant un si beau spectacle : et lorsque *Don* Fiore Ussorio passa, portant au poing un cierge énorme, elle éprouva pour lui aussi un sentiment de gratitude. Ensuite, lorsque le dernier groupe du cortège arriva devant elle, elle se mêla à la cohue fanatique des hommes, des femmes et des enfants, et se mit à suivre, presque sans toucher terre, les yeux obstinément fixés sur la couronne de la *mater dolorosa,* qui dominait la foule. En l'air, d'un balcon à l'autre, les riches draps tendus faisaient une succession de voûtes ; aux maisons des boulangers pendaient de rustiques formes d'agneaux en pâte de froment ; par endroits, dans les carrefours, aux croisements de rues, un brasier ardent répandait une fumée d'aromates.

La procession ne passa point sous les fenêtres de l'abbé. De temps en temps, une sorte de remous confus courait le long des files, comme si le groupe d'avant-garde eût rencontré un obstacle : et ce qui en était cause, c'était une contestation entre le porte-croix de la confrérie et le lieutenant des milices, lesquels avaient reçu chacun des ordres différents pour l'itinéraire à suivre. Comme le lieutenant ne pouvait pas user de violence sans commettre un sacrilège, le porte-croix remporta la victoire. Les membres de la congrégation exultaient ; le major brûlait de colère ; le peuple était plein de curiosité.

Quand la procession, dans le voisinage de l'arsenal, tourna pour rentrer à l'église de Saint-Jacques, Anne prit une ruelle oblique et fut en quelques pas sous le grand portail. Elle s'y agenouilla. Vers elle arrivait, en tête du cortège, le porteur du crucifix gigantesque ; puis venaient les porteurs de bannières, qui maintenaient les longues hampes avec le front ou le menton en conservant l'équilibre par un savant jeu de muscles. Ensuite, comme au milieu d'un nuage d'encens, marchaient les autres groupes, chœurs angéliques, pénitents en cagoule, vierges, seigneurs, clergé, milice. C'était un grand spectacle. Une sorte de terreur mystique étreignait l'âme de la femme à genoux.

Sur le vestibule, selon la coutume, s'avança un acolyte muni d'un large plateau d'argent pour recevoir les cierges. Anne regardait. Alors il advint que le major, en grommelant entre les dents d'âpres paroles contre la confrérie, jeta avec violence son cierge dans le plat et tourna le dos d'un air de menace. Tout le monde resta ébahi ; et, dans le silence soudain, on entendit cliqueter le sabre de l'homme qui s'éloignait. Seul *don* Fiore Ussorio eut la témérité de sourire.

## X

CES FAITS occupèrent très longtemps l'activité vocale des bourgeois et occasionnèrent des désordres. Comme Anne avait été témoin du scandale, plusieurs personnes s'adressèrent à elle pour avoir des renseignements ; et elle répétait toujours son récit avec les mêmes mots, sans se lasser.

Depuis lors, sa vie se dépensa tout entière entre les pratiques religieuses, les travaux domestiques et l'amour de la tortue.

Aux premières tiédeurs d'avril, la tortue sortit de sa léthargie. Un jour, de dessous la carapace, la tête serpentine déboucha tout à coup, branlante et débile, tandis que les jambes étaient encore plongées dans la torpeur. Les petits yeux restèrent à demi cachés sous la paupière. Et l'animal, qui n'avait peut-être plus conscience d'être captif, finit par se mouvoir d'une allure paresseuse et incertaine, avec un tâtonnement des pattes sur le sol, pressé par le besoin de trouver sa nourriture comme dans le sable de la forêt natale.

À l'aspect de ce réveil, Anne fut envahie d'une ineffable tendresse et se mit à regarder, les yeux humides de larmes. Ensuite elle prit la tortue, la déposa sur son lit, lui offrit quelques feuilles vertes. La tortue hésitait à toucher aux feuilles, mais elle ouvrait les mâchoires et montrait une langue charnue comme celle d'un perroquet. Les téguments du cou et des jambes ressemblaient à des membranes flasques et jaunâtres de cadavre. Anne, à cette vue, sentit son cœur se serrer d'une grande compassion ; et elle excita le bien-aimé à restaurer ses forces, aussi caressante qu'une mère pour l'enfant convalescent. Elle fit des onctions d'huile sur la cuirasse osseuse ; et, comme le soleil frappait dessus, les plaques nettoyées prenaient un éclat plus beau.

Ces soins occupèrent les mois du printemps. Mais Zachiel, à qui le renouveau conseillait d'être plus hardi en amour, redoubla si bien ses tendres supplications qu'il finit par obtenir d'Anne une promesse solennelle. Le mariage devait être célébré le jour qui précéderait la Nativité de Jésus-Christ.

Il y eut alors un refleurissement d'idylle. Pendant qu'Anne travaillait à l'aiguille pour le trousseau nuptial, Zachiel lisait à haute voix l'histoire du Nouveau Testament. Les noces de Cana, les prodiges de Capharnaüm, le mort de Naïm, la multiplication des pains et des poissons, la délivrance de la fille de la Chananéenne, les dix lépreux, l'aveugle né, la résurrection de Lazare, tous ces récits miraculeux lui ravirent l'âme. Et elle pensa longuement à Jésus qui entrait dans Jérusalem à cheval sur une ânesse, tandis que sur son passage les peuples étendaient leurs vêtements et semaient des rameaux.

Les pieds de thym plantés dans un pot de terre embaumaient la chambre. Parfois la tortue s'approchait de la couseuse et touchait de la bouche la lisière des toiles ou mordillait le rebord saillant de ses chaussures. Un jour, comme Zachiel lisait la parabole de l'enfant prodigue, il sentit tout à coup quelque chose qui lui remuait entre les jambes, et, par un mouvement involontaire de répulsion, il donna un coup de pied. La tortue reçut le coup, alla frapper contre la muraille et resta le ventre en l'air. L'écaille dorsale se rompit en plusieurs endroits, et un filet de sang apparut sur une des jambes que l'animal agitait en vain pour reprendre sa position primitive.

Le malheureux amant eut beau se montrer atterré et inconsolable de cette mésaventure ; désormais Anne s'enferma dans une sorte de sévérité défiante, ne parla plus, ne voulut plus écouter la lecture. Et ainsi le fils prodigue resta pour toujours sous les chênes à garder les porcs de son maître.

## XI

DANS LA GRANDE INONDATION d'octobre 1857, Zachiel mourut. La chaumière qu'il habitait au faubourg des Capucins, hors de la porte Julienne, fut envahie par les eaux. Les eaux couvrirent toute la campagne, depuis la colline de Roland jusqu'à la colline de Castellamare ; et, parce qu'elles avaient traversé de vastes terrains argileux, elles étaient sanglantes, comme dans l'antique légende. Çà et là les cimes des arbres émergeaient sur les remous de ce sang bourbeux. Par intervalles passaient vertigineusement devant le fort des troncs énormes avec toutes leurs racines, des meubles, des objets impossibles à reconnaître, des bandes de bestiaux encore vivants qui hurlaient, disparaissaient, réapparaissaient et se perdaient dans le lointain. Les troupeaux de bœufs surtout offraient un spectacle atroce : leurs gros corps blanchâtres se bousculaient l'un l'autre, leurs têtes se dressaient désespérément hors de l'eau, leurs cornes s'enchevêtraient furieusement dans la folie de l'épouvante. Comme le vent d'est balayait la mer, les flots regorgeaient à l'embouchure. Le lac salé de la Palate et les estuaires se réunirent avec le fleuve. Le fort devint une île perdue.

Les routes de l'intérieur furent submergées ; chez *donna* Christine, le niveau de l'eau monta jusqu'à moitié de l'escalier. Le fracas grandissait de minute en minute ; on entendait le tocsin sonner dans l'éloignement. Au fond des prisons, les forçats hurlaient.

Anne crut à quelque châtiment du très-haut et eut recours à la sauvegarde des prières. Le second jour, lorsqu'elle monta au faîte du colombier, elle ne vit d'abord que des eaux et des eaux, tout autour, sous les nuées ; puis elle aperçut des chevaux affolés qui galopaient frénétiquement sur les escarpes de Saint-Vital. Elle descendit, bouleversée, hébétée ; la persistance du fracas et l'obscurcissement de l'air lui firent perdre toute notion du lieu et du temps.

Quand l'inondation commença à décroître, les gens de la campagne arrivèrent en ville à l'aide de chaloupes. Hommes, femmes et enfants avaient sur le visage et dans les yeux une stupéfaction douloureuse. Ils racontaient tous d'affreuses choses. Et un bouvier des Capucins se rendit chez *donna* Christine pour annoncer que *don* Zachiel s'en était allé à la mer. Le bouvier fit de cette mort un récit très simple. Il dit que, dans le voisinage des Capucins, des femmes avaient lié leurs nourrissons à la cime d'un grand arbre pour les sauver de l'eau, et que les tourbillons avaient déraciné l'arbre en entraînant avec lui les cinq petites créatures. *Don* Zachiel était sur le toit avec d'autres chrétiens, en groupe compact et hurlant ; et le toit allait être submergé ; et des cadavres d'animaux, des branches rompues venaient déjà se heurter contre les malheureux. Finalement, lorsque l'arbre aux nourrissons vint passer sur le groupe, la violence du choc fut si terrible qu'après le passage il ne resta plus trace ni de toit ni de chrétiens.

Anne écouta sans une larme ; et, dans son esprit frappé, le récit de cette mort, avec cet arbre aux cinq nourrissons, avec ces hommes entassés sur un toit, avec ces cadavres de bêtes qui venaient s'y heurter, fit naître une sorte d'émerveillement superstitieux semblable à celui qu'y avaient suscité jadis certaines narrations de l'Ancien Testament. Elle remonta d'un pas lent à sa chambre, et elle essaya de se recueillir. Un soleil discret brillait sur le devant de la fenêtre ; la tortue dormait dans un angle, rentrée sous sa carapace ; un gazouillement de moineaux montait des tuiles de l'appentis. Toutes ces choses naturelles, cette tranquillité coutumière de la vie environnante la rassérénèrent peu à peu. Et enfin, du fond de cette accalmie momentanée de la conscience, la douleur surgit clairement ; et elle pencha la tête sur sa poitrine avec une grande défaillance de cœur.

Alors un remords lui poignit l'âme : le remords d'avoir gardé si longtemps contre Zachiel cette sorte de rancune muette ; et les souvenirs, l'un après l'autre, vinrent la tourmenter ; et, maintenant, les vertus du défunt prenaient dans sa mémoire une splendeur religieuse. Et, comme le flot de sa douleur grossissait, elle se leva, se jeta sur son lit. Et ses sanglots résonnaient, mêlés au gazouillement des moineaux.

Ensuite, quand les larmes s'arrêtèrent, la quiétude de la résignation commença de lui descendre dans le cœur ; et elle pensa que toutes les choses de la terre sont caduques et que nous devons nous conformer à la volonté de Dieu. L'onction de ce simple acte de renoncement lui répandit sur l'âme une abondance de douceur. Elle se sentit libre de toute inquiétude : elle trouva le repos dans l'humilité et l'assurance de la foi. Et, dès lors, sa règle de conduite se résuma en cet unique précepte : Que la souveraine volonté du Seigneur, toujours juste, toujours adorable, soit accomplie en toutes choses, soit louée et exaltée pendant toute l'éternité.

## XII

AINSI FUT OUVERT à la fille de Luc le vrai chemin du Paradis. Et la marche du temps n'eut plus pour elle d’autre mesure que le retour des solennités religieuses. Lorsque la rivière rentra dans son lit, quantité de processions parcoururent la ville et les campagnes durant une série de jours consécutifs. Anne les suivit toutes avec le peuple, en chantant le *Te Deum*. Les vignes d’alentour étaient dévastées ; le sol était détrempé : l’air, imprégné de vapeurs blondes, avait une transparence lumineuse, comme au printemps dans les marais.

Puis ce fut la fête de la Toussaint ; puis ce fut la fête des Morts. Des messes solennelles furent célébrées pour les victimes de l’inondation. À Noël, Anne voulut faire une crèche ; elle acheta un Jésus de cire, une Marie, un saint Joseph, le bœuf, l’âne, les rois mages et les pasteurs. En compagnie de la fille du sacristain, elle alla ramasser de la mousse dans les fossés de la route basse. Les terres, grasses de limon, reposaient sous la cristalline sérénité du ciel hivernal ; la ferme d’Albarose se voyait sur la colline entre les oliviers ; nulle voix ne troublait le silence. Anne se baissait pour couper avec son couteau les touffes de mousse aperçues, et le contact des herbes froides lui violaçait légèrement les mains. De temps à autre, en découvrant une touffe plus verte, elle laissait échapper une exclamation de joie. Lorsque le panier fut plein, elle s’assit avec sa compagne sur le rebord du fossé. Ses yeux gravirent lentement le sentier de l’olivaie et s’arrêtèrent aux murailles blanches de la ferme qui ressemblait à un édifice claustral. Alors elle inclina la tête, assaillie par une pensée. Puis, tout à coup, elle se tourna vers sa compagne. – N’avait-elle jamais vu pressurer les olives ? – Et elle se mit à lui expliquer l’opération du détritage avec une grande prolixité de paroles, et, à mesure qu’elle parlait, de nouveaux souvenirs lui remontaient peu à peu du fond de l’âme, lui venaient spontanément à la bouche l'un après l'autre et lui passaient dans la voix avec un petit tremblement.

Ce fut sa dernière faiblesse. En avril 1858, un peu après Pâques, elle tomba malade. Une douloureuse inflammation pulmonaire l'obligea de garder le lit presque un mois durant. Soir et matin, *donna* Christine venait la visiter dans sa chambre. Une vieille servante, qui faisait profession publique d'assister les malades, lui administrait les remèdes. Ensuite, la tortue égaya les jours de la convalescence. Et comme l'animal, exténué par le jeûne, avait la peau toute sèche et parcheminée, Anne, qui se voyait amaigrie et qui se sentait affaiblie, éprouvait cette sorte de satisfaction intérieure que nous éprouvons lorsque nous partageons une même souffrance avec la personne aimée. Une tiédeur molle montait des tuiles couvertes de lichen vers les convalescentes ; dans la basse-cour, les coqs chantaient ; et, un matin, deux hirondelles entrèrent à l'improviste, battirent des ailes autour de la chambre et s'enfuirent.

La première fois qu'Anne retourna à l'église après sa guérison, c'était la Pâque des roses. À l'entrée, elle aspira avec délices le parfum de l'encens. Elle marcha lentement le long de la nef pour retrouver la place où elle avait coutume de s'agenouiller avant sa maladie, et elle se sentit prise d'une joie soudaine lorsqu'elle aperçut enfin, parmi les dalles mortuaires, celle qui portait au milieu un certain bas-relief tout usé. Elle y ploya les genoux et se mit en prière. La foule augmentait. Il y eut un moment de la cérémonie où deux acolytes descendirent du chœur avec deux bassins d'argent pleins de roses et se mirent à semer les fleurs sur les têtes prosternées, tandis que l'orgue jouait un hymne d'allégresse. Anne, perdue dans l'extase que lui donnaient la béatitude du mystère célébré et la sensation vaguement voluptueuse de sa guérison, continuait à courber la tête. Des roses vinrent tomber sur elle, et leur frôlement la fit frémir. Jamais en toute sa vie la pauvre fille n'avait rien éprouvé de plus doux que ce frémissement de sensualité mystique suivi d'une défaillante langueur.

Aussi la Pâque des roses fut-elle désormais sa fête préférée. Nul épisode notable ne marqua le retour périodique de cette fête.

En 1860, la ville fut troublée par de graves agitations. Souvent, pendant la nuit, on entendait des roulements de tambours, des alarmes de sentinelles, des coups de fusil. Chez *donna* Christine, les cinq prétendants montrèrent une ardeur plus vive et plus entreprenante. Anne ne s'étonna de rien : elle vivait dans un recueillement profond, sans se soucier ni des événements publics ni des événements domestiques, s'acquittant de ses devoirs avec une exactitude machinale.

Au mois de septembre, la forteresse de Pescaire fut évacuée, et la milice bourbonienne se débanda en jetant armes et bagages dans les eaux de la rivière. Des troupes de citoyens parcoururent les rues avec de joyeuses acclamations libérales. Lorsque Anne apprit que l'abbé Cennamele s'était enfui précipitamment, elle jugea que les ennemis de l'Église avaient triomphé ; et ce lui fut une grande douleur.

Ensuite, pendant longtemps, sa vie s'écoula en paix. Le bouclier de la tortue s'élargit et s'épaissit : chaque année, le pied de tabac grandit, fleurit et mourut ; chaque automne les sages hirondelles partirent pour le royaume des pharaons.

En 1865, la grande joute des prétendants se termina enfin par la victoire de *don* Philène d'Amelio. Les noces furent célébrées au mois de mars avec de solennelles réjouissances ; et, pour apprêter les victuailles précieuses des banquets, on eut recours à deux capucins, frère Victor et frère Bénigne. C'étaient les deux pères qui, après la suppression de la communauté, restaient pour la garde du couvent. Frère Victor était un sexagénaire vermillonné, que le jus de la vigne tenait en santé et en joie. Un petit bandage vert lui recouvrait l'œil droit malade ; mais il avait l'œil gauche pétillant d'une malice subtile. Depuis sa jeunesse il exerçait l'art pharmaceutique ; et, comme il était expert à cuisiner, les notables le faisaient venir dans les grandes occasions. À l'ouvrage, il avait des gestes rudes qui faisaient sortir ses bras velus hors des larges manches ; sa barbe remuait tout entière à chaque mouvement de sa bouche ; sa voix se brisait en intonations criardes. Frère Benigne au contraire était un vieillard émacié, avec une tête de chèvre d'où pendait une barbiche blanche, avec des yeux jaunâtres pleins de soumission. Il cultivait le jardin et, en faisant la quête, il portait de maison en maison les herbes comestibles. Lorsqu'il aidait son compagnon, il prenait des attitudes modestes. Il boitait d'un pied ; il parlait le doux idiome d'Ortone sa patrie ; et, peut-être en mémoire de la légende de Saint-Thomas, il s'écriait à chaque instant : – Par les Turcs ! – en caressant de la main son crâne poli.

Anne était attentive à leur présenter les plats, les ustensiles, les chaudrons de cuivre. Il lui semblait maintenant que la présence des deux pères communiquait à la cuisine une sorte de solennité religieuse. Elle s'appliquait à observer tous les actes de frère Victor, saisie de cet émoi qu'éprouvent les simples à l'aspect des hommes doués de quelque vertu supérieure. Elle admirait par exemple le geste infaillible avec lequel le grand capucin saupoudrait les ragoûts de certaines drogues dont il avait le secret, de certaines épices à lui particulières. Mais l'humilité, l'aménité, la jovialité modeste de frère Bénigne la conquirent insensiblement. Et le lien de la patrie commune et celui, plus sensible encore, de l'idiome commun les attachèrent l'un à l'autre d'amitié.

Quand ils causaient ensemble, les souvenirs du passé pullulaient sur leurs lèvres. Frère Bénigne avait connu Luc Minella, et il se trouvait dans la basilique lorsque Françoise Nobile était morte au milieu des pèlerins. – Par les Turcs ! – Il avait même aidé au transport du cadavre jusque dans le faubourg de Porte Caldare ; et il se rappelait que la défunte portait sur elle une robe de soie jaune et de si beaux colliers d'or…

Anne devint triste. Dans sa mémoire, le fait était resté jusqu'à ce moment vague, confus, presque incertain ; c'était peut-être la longue stupeur inerte survenue après les premiers accès de mal caduc qui lui en avait atténué dans le cerveau la primitive impression réelle. Mais, quand frère Bénigne affirma que la défunte était en paradis parce que tous ceux qui meurent pour cause de religion vont rejoindre les saints, Anne éprouva une douceur indicible et se sentit pousser subitement dans l'âme une adoration immense pour la sainteté de sa mère.

Alors, par un besoin de remémorer les lieux de son pays natal, elle se mit à discourir sur la basilique de l'apôtre, avec minutie, en précisant la forme des autels, la position des chapelles, le nombre des ornements, les peintures de la coupole, les attitudes des personnages, les divisions du pavé, la couleur des vitraux. Frère Bénigne l'aidait avec mansuétude ; et, comme il était allé à Ortone quelques mois auparavant, il raconta les choses nouvelles qu'il y avait vues. – L'archevêque d'Orsogne avait donné à la basilique un ciboire d'or avec incrustations de pierres précieuses. La confrérie du Saint-Sacrement avait remplacé toutes les boiseries et tous les cuirs des stalles. *Donna* Blandine Onofrii avait offert un service complet de vêtements sacerdotaux : chasubles, dalmatiques, étoles, chapes et surplis.

Anne écoutait avidement ; et le désir de voir les choses nouvelles, de revoir les choses anciennes, commençait à la tourmenter. Lorsque le capucin se tut, elle lui dit, d'un air moitié joyeux et moitié timide : – La fête de mai approche. Si nous y allions ?

## XIII

AU COMMENCEMENT du mois de mai, avec la permission de *donna* Christine, Anne fit ses préparatifs de départ. Une inquiétude lui vint au sujet de la tortue. – Devait-elle la laisser ? Devait-elle l'emporter ? – Elle resta longtemps indécise ; et enfin elle résolut de l'emporter, pour être plus sûre. Elle plaça la bête dans un panier, avec ses hardes et avec les boîtes de fruits confits que *donna* Christine envoyait à *donna* Véronique Monteferrante, abbesse du monastère de Sainte-Catherine.

Vers l'aube, Anne et frère Bénigne se mirent en chemin. Au départ, Anne marchait d'un pas dégagé, gaiement ; ses cheveux, presque tous blanchis déjà, luisaient relevés sous le foulard. Le frère clopinait en s'appuyant sur un bâton, et ses besaces vides lui pendaient sur les épaules.

Lorsqu'ils arrivèrent au bois de pins, ils firent une première halte. Dans le matin printanier, le bois, noyé en son propre parfum, ondulait voluptueusement entre la sérénité du ciel et la sérénité de la mer. Les troncs versaient des larmes de résine. Les merles sifflaient. Toutes les sources de la vie semblaient ouvertes sur la transfiguration de la terre.

Anne s'assit sur l'herbe ; elle offrit au capucin du pain et des fruits ; et elle se mit à discourir sur la fête prochaine, avec des pauses, en mangeant. La tortue grattait de ses pattes antérieures le bord du panier, et, dans l'effort, sa tête timide de serpent s'avançait et se retirait. Aussitôt qu'Anne l'eût aidée à descendre, la bête s'achemina sur la mousse vers un buisson de myrte, avec moins de lenteur : peut-être avait-elle senti s'élever confusément en elle la joie de la liberté primitive ; et, parmi la verdure, sa cuirasse semblait plus belle.

Alors frère Bénigne fit diverses réflexions morales et loua la Providence qui donne à la tortue une maison et qui lui donne aussi le sommeil durant la saison de l'hiver. Anne raconta plusieurs anecdotes qui attestaient chez la tortue une grande candeur et une grande rectitude ; puis elle ajouta :

— Que peut-elle bien penser ? Et un moment après :

— Que peuvent penser les animaux ?

Le frère ne répondit pas. Ils demeurèrent tous deux perplexes.

Une file de fourmis descendait par l'écorce d'un pin et s'allongeait sur le sol ; chaque fourmi traînait un fragment de nourriture, et l'innombrable famille vaquait au travail avec un ordre diligent. Anne regardait, et ce ſpectacle réveillait en elle les croyances ingénues de son enfance. Elle parla d'habitations merveilleuses que les fourmis creusent sous terre. Le frère dit avec un accent de foi ardente : « Dieu soit loué ! » Et ils demeurèrent tous les deux pensifs, sous les arbres verts, adorant Dieu dans leur cœur.

Ils arrivèrent à Ortone vers une heure de l'après-midi. Anne vint frapper à la porte du monaſtère et demanda à voir l'abbesse. On entrait par une petite cour au milieu de laquelle il y avait un puits noir et blanc. Le parloir était une chambre basse avec quelques chaises autour ; les grilles en occupaient deux parois ; un crucifix et des images garnissaient les deux autres. Tout de suite Anne fut saisie de vénération pour la paix solennelle qui régnait en ce lieu. Lorsque la mère Véronique apparut soudainement derrière les grilles, haute et sévère sous la robe monacale, elle éprouva un trouble indicible comme devant l'apparition d'une figure surnaturelle. Puis, ranimée par le bon sourire de l'abbesse, elle accomplit en peu de mots son message, déposa les boîtes dans le guichet de la roue, et attendit. La mère Véronique lui parla avec bénignité en la regardant de ses grands yeux châtains, lui donna une image de la Vierge, lui tendit à travers la grille pour le baiser sa main fine et longue, diſparut.

Anne s'en alla, tremblante d'émotion. Au moment où elle franchissait le veſtibule, elle entendit un chœur lointain de litanies, un chant qui venait peut-être de quelque chapelle souterraine, très monotone et très doux. Et, lorsqu'elle remit le pied dans la rue, il lui sembla qu'elle laissait derrière elle un jardin de béatitude.

Elle se dirigea ensuite vers la rue Orientale, à la recherche de ses parents. Sur la porte de la vieille maison, il y avait une femme inconnue adossée au chambranle. Anne s'approcha d'elle avec timidité et lui demanda des nouvelles de la famille de Françoise Nobile. La femme l'interrompit : – Pourquoi ? Pourquoi ? Que voulait-elle ? – d'une voix rude et avec un regard inquisiteur. Puis, quand Anne eut expliqué qui elle était, la femme lui livra passage.

Presque tous ses parents étaient morts ou émigrés. Il ne restait à la maison qu'un vieillard infirme, l'oncle Mingo, qui avait épousé en secondes noces la fille de Splendeur et qui vivait avec elle presque dans la misère. D'abord le vieux ne reconnut point Anne. Il était assis sur une haute chaire d'église, dont l'étoffe rougeâtre pendait en lambeaux ; il tenait posées sur les bras de la chaire des mains tordues et tuméfiées par une goutte monstrueuse ; il battait le sol des pieds avec un mouvement rythmique ; et il avait les muscles du cou, les genoux et les coudes agités par un tremblement continuel de paralysie. Il dévisagea l'arrivante en faisant effort pour tenir ouvertes ses paupières enflammées. Et il finit par se ressouvenir.

Tandis qu'Anne allait exposant sa propre situation, la fille de Splendeur, qui flairait la monnaie caressait dans son esprit l'espérance d'une spoliation ; et, par la vertu de cette espérance, elle prenait un visage plus affable. Aussitôt qu'Anne eut terminé, elle lui offrit l'hospitalité pour la nuit ; elle lui prit le panier aux hardes, qu'elle rangea ; elle promit d'avoir soin de la tortue ; puis elle se lamenta et s'apitoya sur les infirmités du vieux et sur la misère de la maison, non sans verser des larmes. Anne sortit, l'âme pleine de reconnaissance et de pitié ; et elle remonta la rue vers le carillon de la basilique, avec la sensation que son cœur se dilatait davantage à mesure qu'elle approchait.

Autour du palais Farnèse la foule regorgeait, tumultueuse ; et cette grande relique de pierre dominait les têtes, parée de tentures, magnifiée par le soleil. Anne traversa la cohue en longeant les étalages des orfèvres confectionneurs d'objets sacrés et d'*ex-voto*. Toute cette scintillation argentée de formes liturgiques lui dilatait l'âme d'allégresse, et, devant chaque étalage, elle faisait le signe de la croix comme devant un autel. Lorsqu'elle arriva à la porte de la basilique, lorsqu'elle entrevit les cierges allumés, lorsqu'elle entendit confusément le cantique de la liturgie, elle ne put plus contenir la véhémence de sa jubilation, et elle s'avança jusqu'à la chaire d'un pas presque vacillant. Ses genoux plièrent sous elle ; les larmes jaillirent de ses yeux hallucinés. Et elle resta sur place, en contemplation devant les candélabres, devant l'ostensoir, devant toutes les choses qui étaient sur l'autel, avec la tête vide parce qu'elle n'avait plus rien mangé depuis le matin. Une langueur immense s'insinuait dans ses veines : sa conscience défaillait en une sorte d'anéantissement.

Sur elle, le long de la nef centrale, les lampes de verre formaient une triple couronne de feux. Dans le fond, quatre cierges massifs flamboyaient aux côtés du tabernacle.

## XIV

PENDANT LES CINQ JOURS de la fête, Anne vécut de la même façon : toujours à l’église depuis le grand matin jusqu’à la fermeture des portes, très fervente, enivrée de cet air chaud qui lui mettait dans les sens une torpeur béate et dans l’âme un bonheur plein d’humilité. Les oraisons, les génuflexions, les salutations, toutes ces formules, tous ces gestes rituels incessamment répétés, l’avaient en quelque sorte rendue obtuse pour toutes les choses qui n’étaient pas des choses religieuses.

Cependant Rosaria, la fille de Splendeur, exploitait Anne en excitant sa compassion par de fausses doléances et par le pitoyable spectacle du vieux paralytique. C’était une femme méchante, habile à gruger les gens, adonnée à l’ivrognerie ; elle avait toute la figure semée de pustules couperosées et serpigineuses, les cheveux grisonnants, le ventre obèse. Liée au paralytique par la communauté des vices et par le mariage, elle avait dissipé rapidement avec lui les ressources déjà maigres de la maison, en buvant et en faisant ripaille. Et tous deux maintenant, tombés dans la misère, envenimés par les privations, tourmentés par la soif du vin et des liqueurs fortes, cassés par les infirmités séniles, ils expiaient leur long péché.

Spontanément, dans un élan charitable, Anne fit don à Rosaria de tout l’argent qu’elle avait mis de côté pour les aumônes, de tous les vêtements qui ne lui servaient pas ; elle se dépouilla de ses boucles d'oreilles, de ses deux anneaux d'or, de son collier de corail ; elle promit de nouveaux secours. Puis elle reprit le chemin de Pescaire avec frère Bénigne, en emportant la tortue dans son panier.

Chemin faisant, à mesure que s'éloignaient les maisons d'Ortone, une grande tristesse lui tombait sur l'âme. Des troupes de pèlerins tournaient par d'autres routes en chantant, et leurs chants flottaient avec lenteur dans le ciel, monotones et prolongés. Anne les écoutait ; et un désir sans bornes la pressait de les rejoindre, de les suivre, de mener cette vie errante, d'aller de sanctuaire en sanctuaire et de région en région pour exalter les miracles de chaque saint, les vertus de chaque relique, les bontés de chaque Marie.

Ils vont à Cocullo, dit frère Bénigne en indiquant du bras un pays lointain.

Et ils se mirent à parler de Saint-Dominique, qui protège les hommes contre la morsure des serpents et les semailles contre les chenilles. Puis ils parlèrent d'autres saints. – À Bugnara, sur le pont du Rivo, plus de cent bêtes de somme, tant chevaux qu'ânes et mulets, avec des charges de froment, vont en procession à la Madone-des-Neiges ; les fidèles chevauchent sur les charges, la tête couronnée d'épis, avec des baudriers de pâte, et ils déposent au pied de l'image les dons céréaux. À Bisenti, un essaim de jeunes filles, avec des corbeilles de blé sur la tête, conduisent par les rues un âne dont la croupe porte une corbeille plus grande ; et elles entrent dans l'église de la Madone-des-Anges pour y faire leur offrande, en chantant. À Torricella Peligna, les hommes et les enfants, couronnés de roses et de baies rosées, montent en pèlerinage à la Madone-des-Roses, sur une roche où le pied de Samson est empreint. À Loreto Aprutino, un bœuf blanc, engraissé pendant un an par une abondante pâture, marche en pompe derrière la statue de saint Zopit ; il est couvert d'une *gualdrape* vermeille et chevauché par un enfant ; lorsque le saint rentre dans l'église, le bœuf s'agenouille sur le seuil, puis se relève lentement et suit le saint parmi les applaudissements du peuple ; parvenu au milieu de l'église, il rejette ses excréments, et, de cette matière fumante, les fidèles tirent des présages pour l'agriculture.

Anne et frère Bénigne s'entretenaient de ces usages religieux quand ils arrivèrent à l'embouchure de l'Alento. La rivière, grossie par les crues de printemps, coulait entre les bryones qui n'étaient pas fleuries encore. Et le capucin parla de la Madone-de- l'Incoronata où, pour la fête de Saint-Jean, les fidèles ceignent leur tête de bryone et vont la nuit au fleuve Gizio pour passer l'eau en grande allégresse.

Anne se déchaussa pour traverser à gué. Elle se sentait maintenant dans l'âme une infinie vénération d'amour pour toutes choses, pour les arbres, pour les herbes, pour les animaux, pour tout ce que ces usages catholiques avaient sanctifié. Et, du fond de son ignorance et de sa simplesse, l'instinct de l'idolâtrie surgissait maintenant dans sa plénitude avec une facilité naturelle.

Quelques mois après son retour, une épidémie cholérique éclata dans la contrée, et la mortalité fut grande. Anne donna ses soins aux malades pauvres. Frère Bénigne mourut, et Anne en eut beaucoup de douleur. En 1866, quand revinrent les fêtes de Pâques, elle voulut prendre congé de ses maîtres et rentrer pour toujours dans son pays, parce qu'elle voyait toutes les nuits en rêve saint Thomas qui lui ordonnait de partir. Elle prit sa tortue, ses hardes et ses épargnes ; elle baisa en pleurant les mains de *donna* Christine ; et, cette fois, elle partit sur une charrette, en compagnie de deux sœurs quêteuses.

À Ortone, elle se logea dans la maison de l'oncle paralytique ; elle coucha sur une paillasse ; elle ne se nourrit que de pain et de légumes. Elle consacrait aux pratiques religieuses toutes les heures de la journée, avec une ferveur extraordinaire ; et son intelligence perdait de plus en plus toute faculté autre que celle de contempler les mystères chrétiens, d'adorer les symboles, d'imaginer le paradis. Elle était toute ravie dans l'amour de Dieu, toute saisie de cette divine passion que les prêtres expriment toujours par les mêmes signes et par les mêmes paroles. Elle ne comprenait que cet unique langage ; elle n'avait que cet unique asile, tiède et solennel, où tout son cœur se dilatait dans une pieuse sécurité de béatitude, où ses yeux se mouillaient dans une ineffable suavité de larmes.

Elle endura pour l'amour de Jésus toutes les misères domestiques ; elle fut douce et soumise ; elle ne proféra jamais ni plainte, ni reproche, ni menace. Rosaria lui soutira peu à peu toutes ses économies ; et, ensuite, elle commença à lui faire souffrir la faim, à la molester, à l'appeler de noms déshonnêtes, à persécuter la tortue avec une insistance féroce. À présent, le vieux paralytique ne faisait plus qu'émettre une sorte de beuglement rauque, en ouvrant une bouche où la langue tremblotait et de laquelle coulait sans cesse un flux de salive. Un jour que sa femme, insatiable, buvait devant lui une liqueur et s'esquivait en lui refusant le verre, il fit un effort, se leva de sa chaise, se mit à marcher vers elle ; il avait les jambes flageolantes et posait les pieds sur le sol avec une involontaire percussion rythmique. Tout d'un coup, sa marche s'accéléra, son buste se pencha en avant : il sautillait à petits pas précipités, comme sous la poussée d'une force progressive irrésistible. Et enfin il tomba sur le seuil à plat ventre, foudroyé...

## XV

ALORS ANNE, AFFLIGÉE, prit la tortue et vint demander asile à *donna* Véronique Monteferrante. Comme, dans les derniers temps, la pauvre fille rendait déjà quelques services au monastère, l'abbesse miséricordieuse lui accorda l'emploi de converse.

Anne, bien qu'elle n'eût pas reçu les ordres, revêtit l'habit monacal : la tunique noire, la guimpe, la cornette aux larges bords blancs. Sous ce costume, il lui sembla qu'elle était sanctifiée. Et dans les premiers jours, lorsque les bords lui battaient autour de la tête avec un frémissement d'ailes, c'était un tressaillement et un bouleversement de tout son être. Et quand les bords, frappés par le soleil, lui renvoyaient sur le visage une vive lueur de neige, elle se croyait subitement illuminée par un éclair mystique.

Avec le cours du temps, ces hallucinations augmentèrent peu à peu de fréquence et de gravité. Quelquefois la malade était frappée de sons angéliques, de lointains échos d'orgue, de rumeurs et de voix imperceptibles aux oreilles d'autrui. Des figures lumineuses apparaissaient devant elle, dans l'ombre. Des odeurs la ravissaient.

Alors, une sorte de stupeur mêlée d'inquiétude commença à se répandre dans le monastère, comme si quelque occulte divinité y eût été présente, comme si quelque événement surnaturel y eût été imminent. Par précaution, la nouvelle converse fut dispensée de tout travail servile. Chacune de ses attitudes, chacune de ses paroles, chacun de ses regards furent observés et commentés avec superstition. Peu à peu, autour de la vieille fille, une légende de sainteté étendit son voile d'or.

Au commencement de février 1873, la voix d'Anne devint bizarre, rauque et profonde. Et quelques jours après, Anne perdit soudain la faculté de la parole.

Ce phénomène imprévu effraya les religieuses. Rassemblées autour de la converse, elles considéraient avec un frisson de terreur ses poses extatiques, les mouvements vagues de sa bouche aphone, l'immobilité de ses yeux qui, tout à coup, versaient des torrents de larmes. Les traits de la malade, émaciés par les longs jeûnes, avaient pris une pureté d'ivoire ; et le glauque réseau de ses veines et de ses artères transparaissait maintenant si visible, saillait avec de si forts reliefs, palpitait d'une façon si continue que, devant cette vibration manifeste de la vitalité interne, les sœurs étaient prises d'un malaise étrange, d'une horreur un peu semblable à celle qu'on éprouve devant un corps humain dont les tissus ont été dénudés par l'écorchement.

À l'approche du mois de Marie, les Bénédictines s'occupèrent avec une amoureuse diligence de parer leur oratoire. Éparses dans le jardin claustral tout fleuri de roses et sous les orangers jaunes de fruits, elles cueillaient la moisson du renouveau pour la déposer au pied de l'autel. Anne, qui avait retrouvé le calme, descendait aussi pour aider à la pieuse besogne ; et, de temps à autre, elle traduisait par des gestes les pensées que son aphonie persistante l'empêchait d'énoncer. Une mollesse tiède et insidieuse gagnait toutes ces épouses du Seigneur, dans leur lente promenade parmi les sources de parfum enivrant. Un portique fuyait le long du jardin ; et, tels en l'âme de ces vierges les parfums évoquant des images assoupies, tel le soleil, se glissant sous les arceaux bas, ravivait dans l'enduit du mur des restes d'or byzantin.

L'oratoire fut prêt pour le jour du premier office pascal. La cérémonie eut lieu après vêpres. Une sœur monta dans l'orgue. À l'improviste, les tuyaux harmoniques versèrent sur toutes choses un frémissement de passion ; les fronts s'inclinèrent ; les encensoirs jetèrent des fumées de benjoin ; les petites flammes des cierges palpitèrent au milieu des couronnes de fleurs. Puis ce fut l'envolée des psaumes, des litanies pleines de symboliques appellations et de suppliantes tendresses. Tandis que les voix montaient avec une force croissante, Anne, dans l'immense transport de sa ferveur, cria. Sous le coup de ce prodige, elle chut à la renverse, agita les bras, voulut se relever. Les litanies s'interrompirent. Parmi les sœurs, les unes, comme pétrifiées, restaient immobiles ; les autres portaient secours à la malade. Le miracle éclatait, inopiné, éblouissant, suprême.

Peu à peu, la stupeur, le chuchotement inquiet, les perplexités se changèrent en une allégresse sans limites, en une furie d'adoration. Anne, à genoux, encore absorbée dans le ravissement du miracle, n'avait peut-être pas conscience de ce qui advenait autour d'elle. Mais, lorsque les cantiques reprirent avec une plus grande véhémence, elle chanta. Sur l'onde tombante du chœur, sa note émergeait par instants ; car les religieuses diminuaient la force de leurs propres voix pour écouter cette voix unique qui venait d'être recouvrée par la grâce divine. Et, dans les cantiques, la Vierge fut tour à tour l'encensoir d'or qui exhalait les parfums les plus suaves, la lampe qui éclairait jour et nuit le sanctuaire, l'urne qui enfermait la manne céleste, le buisson qui brûlait sans se consumer, la tige de Jessé qui portait la plus belle de toutes les fleurs.

Bientôt le bruit du miracle se répandit du monastère dans tout le pays d'Ortone, et du pays d'Ortone dans toutes les régions limitrophes, en grossissant pendant le voyage. Et le monastère fut tenu en grand honneur. *Donna* Blandine Onofrii, la magnifique, offrit a la madone de l'oratoire une robe de brocart d'argent et un précieux collier de turquoises rapporté de Smyrne. Les autres dames d'Ortone offrirent des présents de moindre importance. L'archevêque d'Orsogne vint faire en grande pompe une visite congratulatoire et il adressa une allocution d'une édifiante éloquence à la converse qui, « par la pureté de sa vie, s'était rendue digne des dons célestes ».

Depuis cette époque, la folie de la pauvre fille alla toujours croissant, avec de longs intervalles d'imbécillité inerte. Et il semblait que sa personne irradiât sur toute la communauté une influence profonde ; car plusieurs d'entre ses compagnes manifestèrent des troubles graves et, chez toutes, la dévotion atteignit le comble de la ferveur.

En août 1876, de nombreux phénomènes survinrent, qui paraissaient mieux encore procéder de causes divines. La malade, lorsque le soir approchait, tombait dans une extase immobile d’où elle sortait au bout de quelque temps par une sorte de secousse. Et, debout, toujours dans la même attitude, elle commençait à parler, d’abord lentement, puis de plus en plus vite, comme sous l’obsession d’un invisible esprit. Son discours n’était qu’un îlot tumultueux de mots, de phrases, de périodes entières qu’elle avait apprises autrefois et qui maintenant lui revenaient du fonds de son inconscience, fragmentés et combinés sans règle. Les formes du dialecte natal se mêlaient aux formes des prières rituelles, s’insinuaient dans les hyperboles du langage biblique ; et de monstrueuses alliances de syllabes, des accords inouïs de sons résultaient de ce désordre. Mais le tremblement sourd de la voix, mais les changements subits de l’inflexion, le ton qui montait et descendait tour à tour, la spiritualité de cette figure extatique, le mystère de l’heure, tout concourait à subjuguer les âmes des assistantes.

Ces effets se répétèrent quotidiennement, avec une régularité périodique. Au crépuscule, les lampes s’allumaient dans l’oratoire, les religieuses s’agenouillaient en cercle, et la représentation sacrée commençait. Aussitôt que la malade entrait en extase, les préludes vagues de l’orgue ravissaient les âmes dans une sphère supérieure. La lumière des lampes s’épanchait d’en haut, pâle, prêtant aux apparences des choses une incertitude aérienne et une mourante douceur. À un moment donné, l’orgue se taisait. La respiration de l’illuminée devenait plus profonde ; ses bras se raidissaient de telle sorte qu’aux poignets décharnés les tendons vibraient comme les cordes d'un instrument. Puis, d'un bond, elle sautait sur pieds et croisait les bras sur sa poitrine, raidie dans l'attitude mystique des cariatides d'un baptistère. Et sa voix résonnait dans le silence, tantôt douce, tantôt lugubre, tantôt presque mélodieuse, toujours incompréhensible.

Au début de l'année 1877, ces accès devinrent moins fréquents ; ils ne se présentèrent plus que deux ou trois fois par semaine. Puis ils disparurent tout à fait, en laissant le corps de la converse dans un état de faiblesse pitoyable. Plusieurs années s'écoulèrent, pendant lesquelles la pauvre idiote vécut en d'atroces souffrances, avec les membres rendus inertes par les tortures articulaires. Elle ne prenait plus aucun soin de propreté ; elle se nourrissait uniquement de panade et d'un peu d'herbes ; elle portait autour du cou, sur la poitrine, une quantité de petites croix, de reliques, d'images, de couronnes ; elle balbutiait en parlant parce qu'elle n'avait plus de dents ; ses cheveux tombaient et ses yeux étaient déjà troubles comme ceux des vieilles bêtes qui vont mourir.

Un jour de mai, tandis qu'elle était à souffrir sous le portique où on l'avait apportée et qu'autour d'elle les sœurs cueillaient des roses pour Marie, la tortue, qui traînait encore sa vie pacifique et innocente dans le jardin claustral, passa devant elle. La vieille décrépite vit cette forme se mouvoir et s'éloigner peu à peu. Aucun souvenir ne s'éveilla dans sa conscience. La tortue se perdit sous les buissons de thym.

Mais, pour les religieuses, la maladie et l'imbécillité d'Anne étaient une de ces épreuves suprêmes de martyre auxquelles le Seigneur appelle ses élus pour les sanctifier et les glorifier ensuite dans son paradis ; et elles entouraient l'idiote de soins et de vénération.

Pendant l'été de 1881, plusieurs syncopes présagèrent la mort. Consumé par le marasme, ce misérable organisme ne gardait plus rien d'humain. Des déformations lentes avaient vicié la posture normale des membres ; des tumeurs grosses comme des pommes faisaient saillie sous un flanc, sur une épaule, derrière la nuque.

Le matin du 10 septembre, vers huit heures, un tremblement de terre ébranla Ortone jusqu'aux fondations. Nombre d'édifices s'écroulèrent ; d'autres eurent leurs toits et leurs murs endommagés ; d'autres s'inclinèrent et s'affaissèrent. Et toutes les bonnes gens d'Ortone, avec des pleurs, avec des cris, avec des invocations, avec de grands appels aux saints et aux madones, se précipitèrent hors des portes et se rassemblèrent dans la plaine de Saint-Roch, par crainte de plus graves périls. Les religieuses, prises de panique, enfreignirent la clôture et se précipitèrent échevelées dans la rue. Quatre d'entre elles emportaient Anne sur une table. Et elles se dirigèrent toutes vers la plaine, vers ceux qui étaient saufs.

Lorsqu'elles arrivèrent en vue du peuple, des clameurs unanimes s'élevèrent, parce que la présence des religieuses sembla de bon augure. Partout aux alentours gisaient des malades, des vieillards impotents, des enfants au maillot, des femmes stupéfiées par l'épouvante. Un splendide soleil matinal illuminait les têtes affolées, la mer, les vignobles ; et les marins accouraient du bas de la plage en cherchant leurs femmes, en criant les noms de leurs enfants, essoufflés par la montée, rauques ; et de Caldare commençaient à venir des troupeaux de brebis et de bœufs avec leurs pâtres, des bandes de dindons avec leurs gardeuses, des chevaux ; car tous craignaient la solitude, et, dans le désastre, hommes et bêtes se traitaient en amis.

Anne, déposée à terre sous un olivier, sentait sa mort prochaine et poussait de faibles plaintes balbutiantes, parce qu'elle ne voulait pas mourir sans les sacrements. Les religieuses l'entouraient en tâchant de la réconforter. Les assistants la regardaient avec compassion. Or, à l'improviste, le bruit courut parmi le peuple que le buste de l'apôtre venait de sortir par la Porte Caldare. L'espérance renaissait ; des chants rogatoires remontaient vers le ciel. Aussitôt qu'on vit dans le lointain vibrer une lueur, les femmes s'agenouillèrent, et, les cheveux épars, éplorées, elles se mirent à se traîner sur les genoux, au devant de cette lueur, en psalmodiant.

Anne agonisait. Soutenue par deux sœurs, elle entendit les prières, elle entendit la bonne nouvelle ; et peut-être, dans une illusion suprême, entrevit-elle l'apôtre qui venait ; car sur sa face cave passa comme un sourire de joie. Quelques bulles de salive apparurent sur ses lèvres ; une ondulation brusque parcourut ses membres inférieurs, de haut en bas et de bas en haut, très visible ; ses paupières se rabattirent sur ses yeux, comme rougies de sang extravasé ; sa tête rentra dans ses épaules. Et ce fut ainsi qu'enfin elle rendit l'âme.

Lorsque la lueur se fut rapprochée des femmes en adoration, on distingua dans le soleil la forme d'un cheval qui, selon l'usage portait sur la croupe une banderole de métal.

FIN

*Annales d'Anne,*
de Gabriele D'Annunzio (1863-1938),
nouvelle écrite en 1885,
est un extrait du recueil *San Pantaleone*
paru en 1886.

Traduction de l'italien par Georges Hérelle.

ISBN : 978-2-89816-401-9
© Vertiges éditeur, 2021
– 1402 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org